Danièle Ehret

Les aventures rocambolesques d'Eddy Rivers

EDILIVRE.com

Danièle Ehret

Les aventures rocambolesques d'Eddy Rivers

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS
175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis
Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4060-0
Dépôt légal : avril 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Remerciements

Je remercie tout particulièrement mon amie de toujours, Marcela Lança, pour sa contribution lorsque j'ai débuté l'écriture, il y a quelques années, sans laquelle, sans doute, je n'aurais jamais continué.

Je remercie mon amie Egizia Meyer, de m'avoir consacré de son temps et de son énergie lors d'une relecture, et de m'avoir accordé son constant soutien et son éternelle amitié.

Les relectures et les corrections exigent beaucoup de temps, de courage et de patience. Aussi, je remercie tout particulièrement ma fille, âgée de 16 ans, qui, usant de beaucoup de perspicacité, a fait un travail remarquable.

Mes pensées vont aussi vers ce grand acteur qu'est Monsieur Eddie Murphy pour qui j'ai une profonde admiration. Il a été pour moi une source d'inspiration dans cette aventure. Je me suis amusée et fait plaisir en pensant à lui quand j'écrivais certaines répliques ou que j'imaginais certaines scènes.

Mes remerciements à mon éditeur.

Chapitre 1

Bien qu'en Californie l'hiver soit reconnu pour être clément, ce dimanche matin de janvier 1962 pourtant, et plus particulièrement dans un quartier noir de Los Angeles, tout était blanc. Il avait neigé, et même beaucoup neigé. Curieusement, le reste de la ville semblait avoir été épargné. Juste ce petit quartier avait fait connaissance avec les flocons.

La rue principale était déserte et recouverte d'un épais manteau blanc. Les quelques rares arbres bordant le chemin érigeaient leurs branches maigres et démunies ; ils ressemblaient à des piquets enfoncés dans le sol. Sur les plus grosses ramures, la blanche venue s'était amoncelée.

La place de jeux était, ce jour-là, plus grouillante d'enfants qu'à l'accoutumée. Cet évènement inattendu faisait la joie des gamins qui s'en donnaient à cœur joie. Ils ne pensaient qu'à s'amuser et le froid ne les intimidait pas. Pour eux, ce tapis poudreux qu'ils soupçonnaient éphémère, faisait partie du domaine du fantastique ; ils n'avaient qu'une idée en tête, en profiter au maximum.

Les roulades et les cris de joie des mômes qui empoignaient la neige pour la faire virevolter dans l'air, allaient bon train. Certains criaient sur le tourniquet qu'ils n'arrivaient pas à faire tourner à cause de l'accumulation de neige. Que leur fond de pantalon fût mouillé, ne semblait pas beaucoup les préoccuper.

Les adultes, surpris par cet hiver exceptionnel, avaient préféré rester au chaud. Aucun véhicule ne circulait. Il fallait la témérité d'enfants pour oser braver la rudesse de ce temps.

Leur quartier avait quelque chose de singulier, il paraissait n'exister que par lui-même. Pour ses habitants, il restait le plus beau malgré les hautes demeures bourgeoises qui le délimitaient et le coupaient du reste de la ville. Pour ces braves gens, c'était leur quartier et l'on aurait pu croire qu'ils s'étaient mutuellement choisis pour être voisins.

Les rez-de-chaussée, surélevés de trois marches, rehaussaient leurs petites maisons mitoyennes usées par le temps. Leurs carrés de terrain, sur l'avant, permettaient tout juste d'entreposer une bicyclette et une chaise ou deux.

L'épicière, une jeune femme gracieuse d'une trentaine d'années, les cheveux tressés, le sourire aux lèvres, savait gérer sa boutique. Située légèrement en contrebas de la rue, celle-ci vendait de tout et disposait aussi d'un coin boulangerie. Un jeune mitron y faisait ses armes avec l'aide de son grand-père. Ce matin-là, les clients s'étaient faits rares. Peu de gens étaient sortis de chez eux au vu des rambardes enneigées.

Quoique les habitations fussent toutes identiques, l'une d'elles pourtant paraissait plus neuve. Sa couleur

ocre, ses jolis rideaux blancs ajourés et son jardinet soigné, marquaient la différence.

Si quelque curieux s'en était approché, il aurait pu entendre s'échapper du soupirail des bruits de bricolage.

Dans cette cave, un garçonnet de quatre ans, se tenait debout devant un établi. Son père le lui avait fabriqué, juste à sa hauteur. Sur la vitre du regard, le givre s'était collé ; les seuls endroits où il avait été repoussé, étaient ceux où de petits doigts y avaient dessiné des formes diverses.

L'enfant s'était amusé dehors une bonne partie de la matinée. Comme ses camarades, il avait eu assez de bravoure pour affronter ce temps glacial. Lorsque leurs doigts engourdis ne répondaient plus à l'agilité qui leur était demandée, ils étaient tous rentrés chez eux. Du paysage qu'ils avaient laissé derrière eux, restait l'image d'une nature morte.

Ce jour-là, le sous-sol était devenu son terrain de jeux. Ses parents avaient eu la perspicacité de ne pas jeter le vieux poêle à bois qui s'y trouvait lorsqu'ils avaient acheté la maison.

Eddy essayait, l'un après l'autre, les outils de son papa, bien trop grands pour ses menottes, jusqu'à ce qu'il puisse trouver celui qui lui permettrait de démonter le pneu de son grand camion en bois.

Le père revint de la cuisine, une bouteille isotherme à la main. Il prenait beaucoup de plaisir à partager ces moments privilégiés avec son fils et ce matin-là, amusé, il l'observait en train de se dépatouiller avec les instruments.

Tout en rajoutant des bûches dans le fourneau, il suggéra :

– Et si tu essayais la clé à pipe ?

Le loupiot le regarda avec une rapide grimace. Son père lui désignant la pièce accrochée au mur, il grimpa sur l'établi pour s'en emparer. Pendant ce temps, l'adulte remplissait les deux tasses de chocolat.

Au bout de quelques minutes, le bricoleur en herbe poussa un cri de joie. Il avait enfin réussi à démonter un écrou.

– Bravo fiston ! tu es un petit homme courageux.

Samuel était brave. Né trente cinq ans auparavant au Gabon, il n'avait jamais imaginé vivre un jour aux Etats-Unis. Il avait vécu dans son pays, parmi les siens. Son père y avait travaillé, en tant que mécanicien, dans une filature appartenant à une importante industrie textile française et sa mère avait été fileuse. A longueur de journée, elle épurait les fils de leurs défauts en bougeant les doigts d'avant en arrière à une vitesse vertigineuse. Il était l'enfant unique de ce couple.

Lorsqu'il fut en âge d'aller à l'Université, ses parents l'avaient envoyé à Paris où il réussit brillamment ses études. Avec son diplôme d'ingénieur du Génie Civil en poche, il était retourné chez lui. Il avait rêvé de magnifiques ponts et de grands ouvrages auxquels, pour son cher pays, il avait espéré apporter sa contribution. Le destin en avait décidé autrement.

Kumb, le frère de sa mère, son tonton préféré, lors d'un voyage en France en 1945, avait rencontré, sur la terrasse d'un café, une jeune américaine non conformiste, de race blanche, qui allait devenir son épouse. Le couple avait alors élu domicile outre-Atlantique.

Adolescent, Samuel vivait à des milliers de kilomètres d'eux, autant dire qu'il ne connut jamais cette tante.

La réussite de Kumb, en épousant la charmante Marjorie, le propulsa propriétaire d'un grand magasin, ce qui lui valut d'être la fierté de sa famille. Malheureusement, en 1957, ils moururent dans un tragique accident de voiture ne laissant aucun héritier. C'est ainsi qu'à trente ans, ce neveu hérita de leur entreprise qui faisait fureur et il dû quitter rapidement sa belle Afrique.

Cette affaire, grâce aux traits de génie et à l'intuition aiguisée du père de Marjorie, fut consacrée à l'informatique et ce dès ses premiers balbutiements. De plus, elle était située dans l'une des zones les plus fréquentées de la ville.

Le nouveau patron eut quelques difficultés à se faire accepter. Malgré l'anticonformisme des précédents propriétaires, le personnel ne voyait pas d'un très bon œil d'être à nouveau dirigé par un homme de couleur.

Celui-ci était pourtant bardé de diplômes. Ingénieur du Génie Civil, il se retrouvait à la tête d'une des plus importantes entreprises de la ville. Si la couleur de sa peau était en sa défaveur, son courage et sa détermination l'avaient emporté. A la suite d'une longue et laborieuse assemblée générale où avaient été conviés tous les salariés, ceux-ci comprirent où étaient leurs intérêts. Tout finit par rentrer dans l'ordre et l'activité reprit son cours.

La même année, cet Américain adoptif rencontra la belle Adiouma, à la peau plus noire que la sienne, au regard vif, aux cheveux tressés, pour qui il eut un tel

coup de foudre qu'il l'épousa sans tarder. L'année suivante, le 6 mars 1958, ils devinrent les parents de l'adorable petit Eddy.

Ils avaient emménagé dans ce minuscule quartier où la communauté noire formait un groupe solidaire. La plupart des voisins avaient remarqué quelques différences chez les Rivers mais ne s'étaient jamais exprimés à ce propos. Ils faisaient partie des leurs. En raison de la vie modeste à laquelle sa famille était habituée, il n'avait pas pu envisager, à ce moment-là, de l'établir dans la villa que lui avaient léguée son oncle et sa tante, dans les quartiers chics des Angelins.

Quatre ans après, il était là, regardant son fils bricoler et s'amuser.

La porte s'ouvrit et la maman, un tablier blanc festonné noué autour de la taille, entra avec des petits pains à la noix de coco encore tièdes.

Adidi, telle que l'avait surnommée son mari, était d'origine sénégalaise. Elle avait vécu toute sa vie dans le quartier San Pedro de L.A. où ses ancêtres y furent « importés ». Comme la plupart des gens de couleur jusqu'à la moitié du vingtième siècle environ, la jeune femme n'avait pas fait d'études et se consacra à sa famille.

A peine eut-elle déposé les petits pains sur l'établi que le gamin en saisit un qu'il trempa dans le chocolat. Un bout s'en détacha et tomba dans le bol, ne manquant pas de l'éclabousser. S'il fut d'abord un peu effrayé, il s'en amusa en voyant le morceau s'émietter entre ses doigts au fur et à mesure qu'il tentait de le retirer du liquide.

Sa mère s'approcha et lui fit un bisou dans le cou. Le garçonnet que ça chatouillait, se mit à rire. Elle l'embrassa et il se dépêcha de retourner auprès de son camion dont il continua à démonter la roue. Les yeux rivés sur le jouet et les doigts manipulant les écrous, il lança :

– Papy, c'était le docteur des voitures !

– Oui mon garçon ! répondit le père, en envoyant un clin d'œil complice à son épouse.

– Tu sais papa, hier j'étais encore un petit garçon, mais aujourd'hui, je suis tout grand. Hein papa que je suis tout grand ?

– Bien sûr, bonhomme !

– Tu sais papa, murmura-t-il tout en regardant sa mère qui fit semblant de ne pas écouter, – quand je serai grand, grand comme toi, précisa-t-il en le toisant, j'aurai de grandes ailes dans le dos et je volerai.

Sans mot dire, Samuel sourit et acquiesça d'un signe de la tête. Il s'approcha et glissa sa main sur ses épais cheveux en le serrant contre lui. La mère quitta la pièce laissant ses deux hommes reprendre leurs activités.

Eddy était si heureux qu'il ne s'aperçut pas que la neige avait fini par former un monticule blanc qui opacifiait quelque peu la fenêtre.

Chapitre 2

Eddy était doué de ses mains. Dessins, peintures et bricolages n'avaient pas beaucoup de secrets pour lui.

Plus tard, à l'école élémentaire, il avait obtenu des résultats remarquables ; puis au collège, ses facilités à étudier ne furent pas démenties. Il était presque toujours le premier de sa classe, sinon le second.

Lorsqu'il eut treize ans, ses parents décidèrent de déménager. Pour faire plaisir à sa femme, Samuel entreprit de loger les siens dans la belle propriété qu'il avait héritée sur les hauteurs de la ville. Au regard des habitants de ce beau quartier chic, la présence de cette famille devenait « tolérable » non pas tant que la couleur de leur peau ne les dérangeait plus, mais celle de leur fortune avait nourri les desseins des agents immobiliers qui avaient, par là-même, su convaincre les résidents… blancs et bourgeois.

Adidi était aux anges dans cette grande demeure entourée de palmiers qui protégeaient d'autant leur intimité.

La chambre de l'adolescent se trouvait au premier étage. Sur un mur étaient accrochés une photo de

Louis Armstrong, une autre de Sidney Bechet et un poster du célèbre boxeur Cassius Clay.

Un soir, alors qu'il avait quatorze ans, Eddy se trouvait dans sa chambre à essayer de réparer la télécommande d'un avion miniature qu'il s'était construit. Plusieurs spots étaient suspendus au plafond et une radio émettait une musique en sourdine. La télécommande ne fonctionnant toujours pas, il décida de la démonter. Un bruit de pas se fit entendre. Un bref coup frappé à la porte et le père apparut, contrarié.

– Il est onze heures, j'te ferai remarquer. On s'était entendu qu'à dix heures, ce serait l'extinction des feux. Demain t'as une interro' de maths, me semble-t-il.

L'adolescent eut un sourire coquin :

– P'a, qu'est-ce que tu me fais là ? Je suis le meilleur en maths, tu le sais bien !

Son père mit un bémol à son mécontentement et eut même envie de sourire, mais s'en abstint.

– Allez, le meilleur ! Aux plumes !

Il se dirigea vers la porte tandis que son fils se mit au lit et prit une télécommande sur sa table de chevet sans que son père s'en aperçoive.

– Bonne nuit ! papa.

– Bonne nuit ! fiston.

En sortant, Samuel voulut éteindre la lumière, mais fut pris de court par son automaticité. Simultanément, un air de musique se fit entendre alors que la porte commençait doucement à se refermer, laissant l'adulte pantois.

Quelques secondes passèrent dans un total silence. Nez à nez avec la porte qui venait de se refermer

devant lui, il toqua trois coups. Elle s'ouvrit à nouveau machinalement, la lumière s'alluma et la radio diffusa de la musique.

– T'as oublié quelque chose, P'a ? demanda le jeune malicieusement.

– Rappelle-moi ce que tu veux être plus tard ?

– Le meilleur ! déclara-t-il en riant.

Chapitre 3

Les études d'Eddy à l'Université de Los Angeles furent brillantes, et c'est dans un laboratoire de recherche biologique de cette métropole qu'il fit ensuite ses premiers pas.

En raison de son côté un peu loufoque et son style « petit génie », il ne fut pas pris au sérieux par ses pairs même si son intelligence n'avait pas échappé à ses recruteurs.

Célibataire invétéré, il ne s'intéressait qu'à ses recherches scientifiques. Il travaillait beaucoup et ses parents le voyaient très peu. Il occupait encore sa chambre du premier étage bien qu'il avait fait l'acquisition d'un bel appartement à proximité de son lieu de travail.

En 1991, âgé de trente trois ans, il décida de s'octroyer ses premières vacances et opta spontanément pour les Caraïbes.

Arrivé sur les lieux, il choisit de les visiter, seul, sans guide, s'armant juste d'une carte détaillée et d'un petit bateau. Il s'amusa à pointer son index au hasard sur la carte et fit démarrer le moteur.

Longeant les côtes, il trouva des îlots à l'allure d'éden et des plages à profusion, lorsqu'il entendit le grondement impressionnant d'une avalanche d'eau.

C'est ainsi que, dans sa quête du merveilleux, Eddy découvrit un paradis dans cet archipel des Bahamas.

Si l'excitation du premier instant l'empêchait de sortir le moindre son de sa bouche, peu de secondes s'écoulèrent avant qu'il ne laissa échapper un cri de joie malgré l'afflux d'embruns.

A sa vue, s'offraient de spectaculaires chutes d'eau, d'une blancheur immaculée, se précipitant violemment dans la mer. De verdoyantes collines à la beauté sauvage les surplombaient.

L'autre versant lui offrait des falaises abruptes. Voguant lentement le long du littoral, il cherchait du regard une éventuelle embouchure. Lorsqu'il vit les vagues avancer doucement, il emprunta la courbure de l'île. Entre deux pointes rocheuses, le relief avait laissé la place à une prairie en dénivelé recouverte de ronces, de bosquets, d'herbes folles offrant une crique de sable fin dans laquelle l'eau s'engouffrait.

Devant ce magnifique spectacle, le silence s'imposait. Il arrêta le moteur, se laissa glisser vers la plage et amarra à une grosse branche.

Il sentit l'émotion envahir son corps et son esprit tout entier. Pour la première fois de sa vie, il découvrait la réalité de ce que la nature pouvait offrir de merveilleux, de généreux, de divin. L'équilibre était sublime, entre l'eau bleue et limpide de la mer et le sable blanc, le bleu profond du ciel parsemé de quelques nuages d'une blancheur parfaite, et les

arbres penchant nonchalamment leurs branches vers la terre, bercées par un vent doux et léger.

D'une touffe de hautes herbes pointa un iguane d'un bleu-vert nacré qui vint se faufiler entre les jambes du nouveau venu et s'installa près de lui comme pour lui souhaiter la bienvenue. Tout d'abord effrayé, l'aventurier finit par s'allonger sur le sable, à côté de l'animal, et s'assoupit. Le petit saurien tourna son regard vers l'horizon et ne bougea plus pour laisser l'homme se reposer.

Lorsque celui-ci se réveilla, il était trop tard pour reprendre la mer.

Un sentiment d'inquiétude le saisit. La folle idée l'effleura, qu'en raison de son isolement, cette île pouvait ne figurer sur aucune carte, qu'elle n'ait pas été répertoriée. Un court instant, il ne put s'empêcher de penser à ce qui était arrivé à « Robinson Crusoé ». Il vit sa survie menacée et voyait mal comment, par le plus pur des hasards, vienne à son secours un hypothétique sauveur. Il s'imagina le pire des destins, celui qui ferait de lui le royal festin d'animaux affamés. Soudain, il s'aperçut qu'il avait oublié comment le héros du roman de Daniel Defoe avait fait pour s'en sortir. Il savait qu'il n'était pas un surhomme tout droit issu de l'imagination fertile d'un grand auteur. Il cessa de s'embarquer dans ces pensées abracadabrantes et reprit ses esprits.

Il décida de ne pas transformer en dramatique ce qui pouvait être onirique. Après tout, n'était-il pas heureux dans ce havre de paix ? A rendre dangereux le sublime équivaut à mettre le divin au rebut et à permettre aux démons d'envahir la vie.

Il décida de ne pas attendre le lendemain et qu'une visite s'imposait immédiatement. Il lui fallait escalader

un chemin difficile d'accès pour arriver sur les hauteurs de l'île. Ses efforts furent largement récompensés lorsqu'il arriva enfin tout en haut. Il se retourna et vit la mer en bas et au loin et partout. Enthousiasmé, il poursuivit sa conquête des lieux.

Chemin faisant, il trébucha sur un reste de racine et se cogna le gros orteil qui dépassait de sa sandale. Son cri effraya des colibris qui prirent leur envol sortant de nulle part et qui l'effrayèrent à leur tour. Il en rit et les regarda tournoyer à fleur de l'île.

Le soleil disparaissait à l'horizon, sous un ciel rouge-orangé flamboyant qui restituait à la surface de la mer son scintillement et ses reflets dorés et argentés de la nuit tombante.

Cette escapade lui révéla une absence complète d'êtres humains. Plusieurs collines s'offraient à lui. Il décida de ne pas poursuivre car il sentait la fatigue le submerger et entreprit de dormir dans l'herbe.

Son sommeil fut des plus apaisants. Ce sont les premières lueurs qui le réveillèrent. Devant lui, la mer s'étendait à perte de vue.

Il pensa à ses parents, eux qui n'avaient guère voyagé, par souci d'argent, les premières années de leur mariage, ensuite par manque de temps dès lors que son père avait hérité de l'oncle Kumb. Ce fils aimant se promit qu'un jour il les ferait venir dans son eldorado.

Son estomac le rappela à son bon souvenir. Il n'eut pas longtemps à marcher pour découvrir un gros papayer croulant sous les fruits. Il se contenta d'en cueillir un seul mais un gros. Si la papaye fut le début de son petit-déjeuner, le jaune piqueté de noir des goyaves, à quelques pas de là, le compléta. Il s'en délecta à n'en plus pouvoir.

Escaladant plus avant, se révélait à lui une flore aux tons autant variés que nombreux, allant du violet au rose pâle, du rouge flamboyant au jaune doré ; des orchidées, princesses parmi différentes fleurs dont certaines grimpaient à l'assaut des arbres.

Si la découverte de l'île conduisait l'hôte d'émerveillements en émerveillements, elle l'amena également sur la plus haute des collines où il fut surpris de voir que c'était plus grand qu'il n'y paraissait. Il dominait ce nouvel univers. Nulle autre terre, juste l'océan et l'horizon.

Les bras ouverts vers l'infini et les yeux pétillants, Eddy ressentait une sensation d'appartenance à ce no-man's land et l'exaltation qui faisait battre son cœur, jaillit du fond de ses entrailles. Son cri effraya des canards qui prirent leur envol au-dessus de la mer. Il les suivit du regard. Il ne se passa pas plus d'une quarantaine de secondes avant que les volatiles ne reviennent. En contrebas de la colline, un étang avait accueilli les palmipèdes.

Jamais bonheur ne lui fut plus intense. Avait-il à cet instant précis six ans, vingt ans ou trente ans ? Dans ce lieu enchanteur, le temps n'avait pas sa place. Le bonheur, l'exultation, n'avaient rien à voir avec le temps, pas plus qu'avec le corps, c'est le propre de l'esprit auquel l'âge ne se rattache pas et, à ce moment-là, seule avait de la valeur sa communion avec cette belle nature.

Le mercure grimpait de plus en plus ; heureusement des alizés en tempéraient l'ardeur. S'allongeant sous un arbre aux feuilles basses, il aperçut sur une branche un colibri tout sombre, noir ou gris anthracite, qui déployait ses ailes en les agitant. Eddy s'assoupit.

Chapitre 4

Si l'année de ses trente trois ans fut un tournant important dans la vie d'Eddy, celle qui suivit ne le fut pas moins. Son intégration sur l'île qu'il avait nommée, en toute modestie, « Rivers Island », son voyage à Miami et plus particulièrement sa rencontre avec Sam, eurent des conséquences décisives.

Dès lors où la paire d'amis se fut établie dans cet olympe, leurs occupants, qu'ils fussent à quatre pattes ou ailés, qu'ils aient des branches ou des pétales, durent compter avec leur présence. Les travaux prirent plusieurs mois avant que cette « population », vivant en bonne compagnie avec ses intrus, ne vit des cahutes érigées sur la plus haute des collines. Elles surplombaient la mer, sur le versant opposé aux chutes d'eau.

Une petite sylve et des fleurs tropicales exposant leur luxuriance, entouraient la modeste maisonnette de pierre blanche d'Eddy, située en contrebas de celle que Sam s'était construite entièrement en bois autour d'un jeune baobab. Chez ce dernier, tout était ouvert. Pas de porte, pas de fenêtre, beaucoup d'espace ; en fait, quelques troncs pour piliers et un toit

confectionné avec des matériaux de fortune tels que feuillages et branchages.

Eddy sortit de chez lui pour se rendre chez son ami. De la poche de sa chemisette, dépassait un gros cigare. La clairière, qui les séparait d'une dizaine de mètres, leur permettait de se voir de leurs terrasses respectives, parfois même de se parler, quand les cris stridents d'oiseaux n'étouffaient pas leurs voix.

Sam, la soixantaine, légèrement ventru et des cheveux blancs dans une tignasse noire, était assis sur un tabouret sous un feuillage touffu faisant office d'appentis. Un grand rondin de bois lui servait de table et de plus petits de tabourets. Il serrait entre ses genoux un seau d'eau contenant les poissons qu'il venait de pêcher à la ligne, près des récifs coralliens, à proximité de l'île. Il fallait être un pêcheur patient et expérimenté pour s'y hasarder. Grâce au vieux Zack, d'une île voisine, ceci devint une réalité pour lui.

Il parait les poissons et les jetait au fur et à mesure dans une cuvette d'eau posée sur la table, quand il vit arriver Eddy, en haut de la butte, faisant de grands gestes.

Par-dessus ses lunettes qui lui tombaient sur le nez, Sam le regardait discrètement du coin de l'œil et fit semblant de ne pas le voir, rien que pour le taquiner.

– Sam !… Saam ! cria l'arrivant.

Quoique tout près, il utilisa ses mains en guise de porte-voix, comme le grand gosse qu'il était resté au fond de son âme.

– Sam !… Saam !

– Je ne suis pas sourd, répondit celui-ci tout en poursuivant son occupation. Qu'est-ce qui se passe ?… Y a le feu ?

– Bon sang, je veux juste causer un peu avec toi… Depuis que tu vis ta retraite au paradis, t'es devenu grognon.

– Tu n'vois pas que je suis occupé ?

– Bon, bon, grommela son copain en faisant semblant d'être vexé. – Ça va, tête de mule. Je retourne chez moi. Je vois bien que je dérange.

Il feignit de s'en retourner.

– Quel casse-pieds ! fit Sam d'une manière à la fois bougonne et affectueuse. – Tu me déranges et ensuite tu veux te tirer. Tu veux te taper une discute ou pas ? Qu'est-ce que t'as dans la caboche ?

– Oh, rien ! J'ai discuté avec mes murs, mais… – *(se frottant allègrement les mains)* : – … ce ne sont pas eux qui vont m'offrir un verre.

– Va te servir, j'ai de la bière sans alcool.

Eddy grimpa vers la cuisine.

– … et puis, ensuite tu me diras ce que tu as *vraiment* à me dire. Hmm ?

Rien ne lui échappait. Il était à la fois râleur et affectueux ; il avait cette gentillesse qu'ont certains hommes plein de pudeur.

Eddy grimpa l'escalier à claire-voie et à mi-chemin, se retourna.

– Elle te correspond bien, cette cabane, Samy. Ouverte et pourtant inébranlable, comme toi.

– Hmm !

Il ne put répondre davantage, car modeste, ce compliment le mit dans l'embarras ; il rajouta simplement :

– Rapporte-moi un grand verre de lait s'il-te-plait.

La cahute, flanquée tout autour d'un balcon, avait, côté mer, la vue complètement dégagée et, côté tertre, une densité d'arbres telle qu'il ne manquait que les lianes pour relier les deux habitations. L'âge du locataire des hauteurs, et probablement son léger embonpoint, agissaient contre cette dernière éventualité. Vivre sur un arbre était déjà un exploit.

Ramenant les boissons, Eddy posa le verre de lait sur la table et se prit la bière fraîche.

– Je peux t'aider ? demanda-t-il en regardant la bassine de poissons.

Sam secoua la tête pour dire non.

Eddy s'allongea dans le hamac et sortit le cigare de la poche de sa chemisette. Il le pinça entre ses dents, il était bien trop gros pour lui. Fouillant dans la poche de son short, il n'y trouva rien pour l'allumer.

– Tiens ! Tête en l'air !

Et Sam lui remit un briquet en le regardant qui attendait en souriant et poursuivit :

– Tu n'veux pas que je te l'allume aussi ?

Eddy se mit à rire et fit « non » de la tête tandis que ses yeux disaient « oui ».

– Va te faire voir ! lui lança l'ancien en haussant les épaules.

– Tu veux une taffe ? demanda Eddy en s'étouffant presque.

– Je n'aime pas les gros cigares.

– Désolé, je n'ai que celui-ci.

– C'est sympa, mec, mais je n'en ai pas envie.

– C'est l'odeur qui te dérange ?

– Pas seulement, en fait, je n'en sais trop rien, juste je n'aime pas les gros cigares… ni les cigares en

général. En vérité, je ne fume plus. T'as pas remarqué ?

– Non ! Et ça ne te gêne pas que je fume devant toi ?

Son ami lui montrant toute l'étendue autour d'eux :

– Faut pas exagérer, tout de même ! Juste évite de foutre le feu à ma baraque.

Eddy préféra écraser son cigare qui, après tout, ne lui procurait pas le plaisir auquel il s'était attendu. Il se désaltéra tout en regardant son compère finir de parer les poissons.

– Tu te souviens, Samy, comment on s'est connus ?

– Tu parles que j'm'en souviens ! Je n'ai jamais rencontré un pareil ahuri de toute ma vie… Cela fait un an déjà et c'est comme si c'était hier.

Chapitre 5

Un soir, un an auparavant, dans une station de taxis de Miami devant la gare des chemins de fer, une vieille voiture des années cinquante, transformée en taxi, s'était arrêtée au bord du trottoir. Un sexagénaire de race blanche, était assis au volant.

Un bel homme de couleur, élégamment vêtu, d'une trentaine d'années, attendait sur le trottoir, à côté de sa valise. Il semblait absorbé par ses pensées.

– Taxi ?

Le jeune homme se retourna.

– Vous voyez autre chose peut-être ?

Le taxieur resta un bref instant interloqué devant tant d'insolence. Il sortit de son véhicule et alla ouvrir la porte arrière en retenant sa colère.

Son client avança d'un pas puis s'arrêta. Il s'appuya contre la carrosserie, toujours l'air préoccupé, pendant que le bonhomme continuait à tenir la porte ouverte. Tout en restant patient, celui-ci roula promptement des yeux se demandant si ce type n'était pas un peu cinglé.

Il laissa la portière ouverte et se rendit à l'avant pour récupérer son journal. Ressortant du véhicule, il

s’alluma une cigarette et se mit à lire, adossé contre son taxi.

– Vous me préviendrez quand vous serez prêt ! suggéra le chauffeur sur un ton mi-ironique, mi-nonchalant.

– Exactement ! Merci, mon brave, lui répondit l’autre en scrutant le ciel étoilé.

Le vieil homme fit une grimace qui en disait long sur ce qu’il pensait de la bizarrerie de cet individu. Il tourna machinalement les pages du journal. Eddy regardait devant lui, souriant et bougeant les lèvres comme s’il parlait à quelqu’un. Le conducteur le surveillait d’un œil furtif et écrasa sa cigarette pour s’en rallumer une deuxième espérant calmer son impatience.

– Qu’attendons-nous ?

La cigarette de Sam lui en tomba des lèvres. Il contourna la voiture et d’un geste théâtral l’invita à s’asseoir.

A peine fut-il installé, qu’Eddy lui demanda du feu. Sans se retourner, il lui présenta un vieux briquet à essence.

– Et une cigarette, serait-ce possible ?

Dans le rétroviseur, Sam lui lança un regard courroucé.

– A quoi bon un briquet, si je n’ai pas de cigarette à allumer ? lança le diablotin.

L’autre lui expédia le paquet à l’arrière.

– Où est-ce que je vous conduis ? demanda-t-il, mielleux à souhait.

– Nulle part !

– Vous vous fichez de moi ?

A présent, il avait les nerfs en pelote mais Eddy n'en prit pas ombrage, il était « dans les nuages ».

– Comment vous appelez-vous ?

– Je vais t'en foutre du comment je m'appelle, hurla-t-il, n'arrivant plus à contenir son humeur.

– Mais, Monsieur, que vous arrive-t-il ? Voici que vous avez un client dans votre taxi, et vous l'agressez, dit celui-ci malicieusement.

Sam, furieux, sortit du véhicule, ouvrit la portière arrière et l'attrapa au collet. Dans le feu de l'action, Eddy eut un mouvement de recul, ce qui fit trébucher l'autre qui tomba dans ses bras et piqua du nez sur la banquette. Il eut juste le temps de lui saisir la main pour lui éviter une chute trop brusque.

– Calmez-vous, mon vieux. Vous êtes à bout de nerfs. Vous devriez prendre quelques jours de repos. A propos, où habitez-vous ?

Il tenait toujours la main de celui qui, le visage écrasé sur le siège arrière, grommelait tout en éludant la question. En le remontant doucement, il vit son badge.

– Alors, Sam, on s'endort dans la voiture ?

Celui-ci releva la tête et stupéfait, l'observa. Devant tant de désinvolture, sa colère s'estompa. Il secoua la tête, haussa les épaules et donna une petite tape à ce drôle d'énergumène qui repoussa sa tête comme si la claque l'avait assommé. Tous deux éclatèrent de rire.

– On y va ? proposa Eddy.

– On y va !

Sans demander la destination, l'automobiliste roula un bon moment avant de s'arrêter dans un endroit un peu sombre, à l'entrée d'une ruelle